

Gwennaël Gaffric. *La Littérature à l'ère de l'Anthropocène : une étude écocritique autour des œuvres de l'écrivain taiwanais Wu Ming-yi*. Paris : L'Asiathèque, 2019. Pp. 420. ISBN : 9782360571901.

MARIE LAUREILLARD

marie.laureillard@univ-lyon2.fr
Université Lumière Lyon 2

Ouvrage consacré à une figure majeure de la scène littéraire taiwanaise, *La Littérature à l'ère de l'Anthropocène* de Gwennaël Gaffric ne peut laisser indifférent par le bouillonnement d'idées qu'il offre à chaque page, par les problématiques très contemporaines qu'il aborde et par le questionnement permanent de nos catégories de pensée habituelles. Il se donne pour objectif d'étudier l'œuvre de l'écrivain Wu Ming-yi (né en 1971) d'un point de vue écocritique en invoquant la notion d'Anthropocène, selon laquelle la planète Terre serait entrée entre la fin du XVIII^e siècle et le milieu du XVIII^e siècle dans une ère nouvelle, où l'activité humaine serait la force dominante du système géologique terrestre. La lumineuse préface de Stéphane Corcuff fait état de la croyance – qui sous-tend l'œuvre de Wu Ming-yi et, par là même, l'étude de Gwennaël Gaffric – en la capacité de la littérature à mobiliser, à aider à réfléchir sur l'humanité et son devenir et à changer les choses : « La littérature, par la fiction, peut sans doute façonner les cœurs à l'insu d'esprits restés rétifs face à la preuve », écrit le politiste spécialiste de Taiwan (16). D'une plume élégante, ce dernier évoque quelques pages plus loin l'espoir que porte Wu Ming-yi à travers son œuvre fictionnelle de « réduire la cavalcade de nos désirs consuméristes, de cesser d'entretenir les grandes industries qui ravagent la planète [...] et d'alléger un peu le fardeau de notre responsabilité de pollueurs avérés » (21).

Dans cette monographie issue de sa thèse de doctorat, Gwennaël Gaffric adopte une approche disciplinaire relevant à la fois des études taïwanaises, de la critique postcoloniale et de l'écocritique – alliance de méthode critique et de discours éthique située à la croisée des arts et des sciences. Dans l'introduction, il prend soin de rappeler les fondements de l'écocritique, qui a pris son essor dans les années 1990 aux États-Unis et connaît depuis une décennie un certain écho en Asie et en Europe. L'écriture de la nature ou *nature writing*, genre littéraire né au XIX^e siècle aux États-Unis et auquel peut se rattacher l'œuvre de Wu Ming-yi, est un objet d'étude privilégié de l'écocritique en tant que narration de l'expérience vécue de la nature sauvage (*wilderness*), mais également parce qu'elle permet d'appréhender l'écologique, le politique, le social et l'économique (95). Gwennaël Gaffric remonte aux débuts de la littérature environnementaliste (littérature de reportage, de voyage, pastorale) tout en soulignant les origines romantiques du genre, caractérisé par une projection sentimentale d'une force spirituelle sur le paysage naturel auquel sont conférées les vertus d'une nature primordiale opposée à une civilisation aliénatrice. Or Wu Ming-yi va plus loin : non content d'exalter la beauté de la nature, il cherche également à en comprendre les mutations, les réseaux d'interactions entre espèces, préférant la notion d'*écosystème* à celle de *nature*. Doublant sa création d'une activité militante, il pratique une écriture qui ne se veut pas seulement poétique, mais « poïétique » (au sens où elle agit). Gwennaël Gaffric préfère parler à ce propos d'*écopoétique* plutôt que d'*écriture de la nature* afin d'échapper à la binarité entre le sujet écrivain et l'objet écrit. Wu Ming-yi refuse en effet la dualité de la nature et de civilisation, qui, à l'évidence, sont devenues perméables à l'heure de l'Anthropocène. Déconstruisant les idées reçues dans le sillage de son mentor le sinologue Gregory B. Lee, Gwennaël Gaffric va jusqu'à interroger la notion même de *nature*, catégorie pourtant souvent envisagée comme allant de soi, mais dont on peut se demander si elle doit être nécessairement conçue comme extérieure à l'homme. Pour étayer son propos, il se réfère au sociologue Bruno Latour, pour qui l'écologie politique marque la fin de la nature comme entité distincte, fixe et englobante, convaincu que nature et culture sont étroitement imbriquées (*Nous n'avons jamais été modernes*, 1997).

Plusieurs auteurs taïwanais considérés comme adeptes du *nature writing* ont profondément marqué Wu Ming-yi : Liu Ke-hsiang (né en 1957), surnommé « l'homme-oiseau », qui exalte le plaisir du voyage solitaire et l'échappée du monde urbain, ou encore Wang Jia-hsiang (né en

1966), qui se distingue par une pratique spirituelle bouddhique. D'une certaine manière, Wu Ming-yi hérite également du courant taïwanais de la littérature « du terroir », représenté par Hwang Chun-ming (né en 1935), qui entremêle les désastres environnementaux et leurs conséquences sociales dans *Libération* (1987), ou encore Sung Tse-lai (né en 1952) dont le *Taiwan en ruines* (1985) apparaît comme une dystopie prémonitoire de la catastrophe nucléaire de Fukushima au Japon en 2011.

Au fil des pages, Gwennaël Gaffric analyse tour à tour différents romans de Wu Ming-yi, qu'il a souvent traduits lui-même d'une plume alerte : *Les Lignes de navigation du sommeil* (2007, paru en français chez You Feng, 2012), *L'Homme aux yeux à facettes* (2011, paru en français chez Stock, 2014), *Le Magicien sur la passerelle* (2011, paru en français à l'Asiathèque, 2017), etc. Très documentée, enrichie de détails scientifiques ainsi que de photographies et de dessins de sa main (à l'instar de son aîné Liu Ke-hsiang), l'œuvre de Wu Ming-yi se caractérise par son intratextualité (on y retrouve des personnages-passerelles d'un écrit à l'autre) ainsi que par sa transtextualité : les références peuvent être aussi bien d'ordre littéraire que philosophique, anthropologique, écologique. Des conceptions issues de la tradition textuelle chinoise sont décelables, mais Gwennaël Gaffric nous met en garde contre le risque d'une interprétation trop simpliste de cet apport : ériger en système fixe une conception « chinoise » de la nature est impossible, souligne-t-il, en attirant notre attention sur la dérive actuelle de l'idéologie nationaliste et culturaliste de la République populaire de Chine consistant à mettre en avant une supposée spécificité culturelle chinoise afin de justifier des pratiques non démocratiques (67).

Certaines conceptions issues du bouddhisme sont également mises au service de cette quête environnementaliste, rejoignant en cela une tendance européenne et américaine « visant à retrouver les racines d'une philosophie cosmique alternative respectueuse des autres formes de vie » (288). Ainsi, dans *Les Lignes de navigation du sommeil*, la bodhisattva Guanyin ne fait plus figure de « divinité aux pouvoirs infinis capable de secourir tous ceux qui l'implorent » (283), devenue désormais incapable d'agir sur le destin du monde. Conformément à cette pensée, l'écrivain refuse l'approche anthropomorphiste, notamment pour traiter de la question animale qui occupe une place particulière dans son œuvre et révèle son intérêt prononcé pour les papillons.

Le chapitre 6, intitulé « Catastrophes », aborde plusieurs questions, notamment l'effet papillon, théorie avancée en 1972 par le météorologue

Edward Lorenz selon laquelle un battement d'ailes de papillon serait capable d'entraîner des changements à une échelle bien supérieure. On sait aujourd'hui que l'altération d'un écosystème peut avoir une portée globale. Un autre thème est celui du choix des énergies dans le futur face au « besoin énergétique toujours croissant des sociétés humaines, preuve d'un anthropomorphisme invétéré » (296). Gwennaël Gaffric attire notre attention sur le fait que les études écocritiques se penchent de plus en plus, pour leur rapport aux questions écologiques, sur les récits de science-fiction, dont relève partiellement *L'Homme aux yeux à facettes*. Il compare le récit de Wu Ming-yi, dans lequel un gigantesque vortex de déchets du Pacifique Nord frappe la côte est de Taiwan, à certains romans apocalyptiques comme *Taiwan en ruines* de Sung Tse-lai, évoqué plus haut (où Taiwan est anéantie par une catastrophe nucléaire majeure), *Marée de déchets* (2013), roman cyberpunk du Chinois Chen Xiufan, ou encore *La Submersion du Japon* du Japonais Komatsu Sakyô (1973). Il fait observer qu'à l'heure de l'Anthropocène, les forces géopolitiques sont à reconsidérer, alors que c'est un « nous » humain qui se trouve confronté dans sa globalité aux *communs*, ces entités ou espaces partagés par l'ensemble d'une communauté biotique (incluant humains et non-humains). Pour caractériser le vortex de déchets qui menace Taiwan, l'auteur convoque la notion d'*hyperobject* proposée par Timothy Morton pour désigner les phénomènes qui nous invitent à repenser notre mesure du temps et de l'espace tels que la radioactivité, le réchauffement climatique ou la pollution des océans.

Cette réflexion brillamment menée s'achève dans le chapitre 7 (« Écotopies ») sur une note optimiste en évoquant la possibilité offerte par les œuvres de Wu Ming-yi de « réinventer le temps et l'espace ». Ainsi, *L'Homme aux yeux à facettes*, dénonçant l'idéologie capitaliste et son penchant pour la vitesse, fait l'éloge de la marche, occasion de rencontres avec d'autres hommes et d'autres formes de vie, en écho au *nature writing* américain. Car, comme l'indique Alain Montandon dans sa *Socio-poétique de la promenade* (2000), la marche « est notre manière la plus immédiate d'être au monde [...] sans doute pour cela est-elle l'une des expressions les plus immédiates de l'écriture » (334). Un autre espoir est apporté par l'hétérotopie de « l'église de la forêt » présentée dans le roman de Wu Ming-yi, où les visiteurs doivent entrer dans un rapport corporel avec leur environnement. La notion d'hétérotopie, empruntée à Michel Foucault, décrit un espace à l'écart, incarnant une utopie, héberge un imaginaire et obéit à des règles différentes du reste de la société. Dans le

roman, ce havre de paix, dont l'entrée est ici baptisée « porte du Paradis » et qui pourrait renvoyer à un lieu réel à Taiwan nommé « Musée de la forêt » (situé près du village de Luanshan dans le district de Taitung), permet d'échapper au système économique, de redéfinir les liens sociaux et de réenchanter le rapport à l'environnement. Car, comme le fait remarquer très justement Gwennaël Gaffric, « au-delà des catastrophes qu'elle provoque, [la crise écologique] ébauche aussi les trames de nouvelles relations entre les êtres vivants, humains ou non humain » (350).

Par sa méthodologie et son discours, cet ouvrage dense et foisonnant dépasse largement, en fin de compte, l'étude de cas présentée ici. Il nous démontre que les problématiques écologiques traitées par Wu Ming-yi relèvent autant de l'histoire taïwanaise que de l'histoire mondiale et nous invite à réfléchir à notre tour à une « ontologie de la relation » entre humains, et entre humains et non-humains.